

Une lettre de Marjolin sur ses rapports avec Dupuytren *

par René A. GUTMANN **
membre de l'Académie de médecine

Lors du centenaire de la naissance de Dupuytren, on a beaucoup parlé des éminentes qualités de ce grand chirurgien et aussi de certains défauts de caractère, de son ambition, de sa violence et d'autres dépendant de ceux-là. On n'a pas parlé, je crois, de ses rapports avec ceux de ses subordonnés qui pouvaient offusquer sa supériorité. Une lettre de Marjolin, son chirurgien en second, jette un jour cru sur ces circonstances. Marjolin était un excellent chirurgien, ancien prosecteur, et qu'un concours très serré avait fait triompher de Béclard, pour une place de chirurgien en second à la Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu.

Cet homme, connu pour son caractère doux, calme et bienveillant, alla prendre sa nouvelle place avec d'autant plus de confiance que Dupuytren s'était toujours comporté en ami vis-à-vis de lui.

Voici donc la lettre qu'il adressa à « Messieurs les Membres du Conseil général d'administration des Hôpitaux civils de Paris » :

* Communication présentée à la séance du 23 mai 1981 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 163, rue de la Pompe, 75016 Paris.

Messieurs,

Il faut que je sois placé dans une situation aussi délicate et aussi pénible que celle où je me trouve, pour que je puisse me décider à m'en distraire de vos occupations importantes, en vous adressant une demande; mais les témoignages de bienveillance que vous m'avez déjà accordés dans plusieurs circonstances, me donnent l'espoir que vous voudrez bien accueillir cette demande favorablement, si vous la jugez suffisamment fondée.

Depuis l'époque à laquelle je suis entré à Hôtel-Dieu, comme chirurgien en second, je n'y ai été employé que pendant une absence très courte qu'a faite M. Deshayes. Si je suis contraint de rester dans cet état d'inactivité absolue, non-seulement je n'acquerrai plus une plus grande habitude des pansements et des opérations. Mais je perdrai peu à peu, en avançant en âge, celle que j'ai pu acquies. Il est arrivé, par la suite, que je sois appelé à suppléer momentanément le chirurgien en chef de Hôtel-Dieu, ou à exercer la chirurgie dans un autre hôpital, je me souviens avec plaisir de mes fonctions, et les malades confiés à mes soins demont méritamment en souffrir.

ajouterais-je que cet état de nullité me sera
éminemment nuisible soit dans la carrière de
l'enseignement soit dans celle de la pratique. Ces
considérations d'un intérêt particulier ne peuvent être,
je le sais, que d'une faible valeur près d'une
administration dont toute la sollicitude se dirige
vers des objets d'une utilité générale; si j'ai osé
en appuyer ma demande, c'est que je suis père de
famille.

Or une époque qui paraît devoir être
très prochaine, les malades en chirurgie de
l'hôtel Dieu doivent être transférés dans de
nouvelles salles. Dans le cas où l'administration
pourrait bien me mettre en activité, on pourrait
alors, sans être obligé de ranger les malades
en deux grandes divisions, celle des hommes
et celle des femmes, me confier un dépar-
tement mixte. Scientifiquement clinique
ne pourrait, de cette manière, éprouver de
changement nuisible.

Messieurs,
je vous prie d'agréer l'assurance de mon
profond respect

Paris le 24 juin 1817

J. Marjolin
Dr. Ch. en chef à l'hôtel Dieu

Il semble que ce soit en 1820 seulement — après 10 ans ! — que Marjolin ou fut déplacé ou démissionna et fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital Beaujon, nommé encore Hôpital du Roule. Il se peut que cette date de 1820 soit douteuse, car il est peu vraisemblable que Marjolin soit resté tant d'années encore dans son service de l'Hôtel-Dieu, après avoir envoyé une telle lettre de 1807.

En tous cas, cet épisode de la vie de Marjolin semble avoir laissé un souvenir durable dans l'esprit du corps médical. On en trouve une preuve dans la longue place qu'il tient dans l'éloge funèbre qui fut prononcé à l'Académie de médecine, à la séance du 14 mars 1850, où « M. le Président appelle à la tribune les médecins qui ont parlé sur la tombe de M. Marjolin » et le Pr Roux lit son discours « au nom de la Faculté de médecine ». Dans ce discours, voici ce qu'il dit sur cette période, en condamnant sévèrement, sans le nommer, l'attitude de Dupuytren :

« Hélas ! ce triomphe si beau, si éclatant, qui devait flatter l'ambition si légitime de Marjolin et lui ouvrir la voie pour la haute et grande pratique chirurgicale, en le plaçant sur un vaste théâtre, fut pour lui, au contraire, une source de tribulations, trompa ses espérances et influa sur son avenir d'une manière fâcheuse pour la science. Qui n'a pas connu quelques hommes et quelques circonstances d'alors pourrait croire que l'heureux concurrent, que le nouveau chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu trouva près d'un chef, dont il avait été le disciple, et le disciple reconnaissant et dévoué, appui, bienveillance, protection ; qu'il eut bientôt une juste part dans le service de ce grand hôpital. Non, Marjolin ne reçut, au contraire, de ce chef que le plus froid accueil, l'accueil le plus décourageant. Condamné à l'inaction la plus complète, il quitta l'Hôtel-Dieu après dix années d'une position intolérable, et se réfugia à l'hôpital Beaujon, où l'on put admirer, au contraire, sa conduite si différente envers d'autres collègues plus jeunes que lui, à l'instruction desquels il avait contribué, et qu'il entoura du plus doux patronage. Combien il se montra patient pendant ces dix années ! Avec quelle résignation, presque stoïque, il supporta la froideur qui lui fut si injustement témoignée avec tant de persévérance, et qu'il méritait si peu ! Jamais aucune plainte amère ne sortit de sa bouche ; souvent même on l'entendait excuser ou pallier les travers, les torts dont il était la victime : il n'aimait pas qu'en sa présence on parlât mal de celui qui, disait-il, avait été son maître. Et pourtant, cet ancien maître empêchait qu'il prit son essor ; et cependant, la conduite de ce maître à l'égard de Marjolin a préparé la suppression des chirurgiens en chef dans nos hôpitaux, coup le plus funeste qu'on pût porter à la grande chirurgie. On a pris prétexte d'un mauvais exemple pour détruire un état de choses si favorable à l'émulation, comme aux progrès de l'art. »

Ce premier discours terminé, le Président appelle à la tribune le second médecin qui a parlé aux obsèques de Marjolin et M. Dubois lit son discours, cette fois « au nom de l'Académie de médecine ». C'est un discours moins biographique, où il nous montre plus l'homme, aimé de tous ses collègues, de caractère particulièrement aimable et bienveillant ; il nous montre le

Professeur faisant ses cours devant des amphithéâtres bondés d'étudiants qui l'apprécient avec enthousiasme. Il nous montre le consultant doté d'une énorme clientèle internationale, car, « à La Nouvelle-Orléans, à New York, on s'embarquait pour aller consulter Marjolin » ; il nous montre aussi le chirurgien aux diagnostics célèbres et aux réussites opératoires excellentes.

C'est vers 1848 que commencèrent à se manifester les premiers signes de la maladie qui devait l'enlever, « une maladie longue et douloureuse de l'abdomen » (un cancer colique ? On ne précise pas). Marjolin fait lui-même son diagnostic : pendant deux ans, il subit avec calme et philosophie ses souffrances.

Sa fin est racontée par les deux orateurs ; elle est en effet « presque sublime ». Au soir du 5 mars 1850, il dit à son fils, le Dr Marjolin qui est à son chevet : « Cette nuit est la dernière que tu auras à passer près de moi et à me prodiguer des soins dont je te remercie de toute mon âme. Tout sera fini vers minuit. Si je passe cette heure, ma vie se prolongera jusqu'au point du jour. » Il mourut en effet à 5 heures du matin.

**Alain
BRIEUX**

48, rue Jacob
75006 PARIS
Tél. 260 21-98

**LIVRES
ET
INSTRUMENTS
SCIENTIFIQUES
ET
MÉDICAUX
ANCIENS**

**ACHAT - VENTE
EXPERTISE - PARTAGES**